L'éducation sentimentale des souverainistes

Quand la vie politique, du second mandat de Mitterrand à l'élection de Macron, devient un roman. Trahisons et désillusions politiques et amoureuses, sous la plume de David Desgouilles.



CHRONIQUE
Éric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Nous nous sommes tant aimés. On se souvient du film, un des plus beaux joyaux de ce cinéma italien des années 70 qu'on ne se lasse pas de voir et revoir : trois amis soudés par les idéaux de la Résistance antifasciste connaissent les désillusions politiques de la gauche italienne de l'après-guerre et se déchirent pour l'amour de la même femme, jouée par la sublime Stefania Sandrelli.

David Desgouilles aurait pu intituler son roman *Nous nous sommes tant aimés*. Ses héros sont aussi un trio, deux frères, les Simonetti, Nicolas, l'aîné, et Sébastien, le cadet, tous deux épris d'une même femme : Sandrine Deprayssac. Elle est militante RPR depuis ses 16 ans ; ils sont socialistes. Nés au début des années 70, leur guerre à eux, c'est le référendum sur Maastricht ; leurs héros de la Résistance ont pour nom Séguin, Pasqua, Chevènement ; leurs « collabos », Chirac, Juppé, Balladur, Mitterrand, Jospin ; et Bruxelles a remplacé Berlin. Ils militent, ils espèrent, ils discutent, ils s'engueulent, ils combinent, ils bourrent les urnes, ils font des analyses, des pronostics et des plans sur la comète. Chez eux tout est politique : ils vivent politique, ils respirent politique, ils mangent politique, ils aiment politique, ils désirent politique. Et ils désirent beaucoup ! Les coucheries sont aussi nombreuses que les meetings. L'avènement des femmes dans la vie politique a ses bons côtés. Sébastien est aussi audacieux et séducteur que son frère est timoré et inhibé, aussi cynique que Nicolas est fleur bleue. On songe à Vittorio Gassman dans *Nous nous sommes tant aimés* ! Les filles n'ont pas froid aux yeux ; on n'est pas dans *La Princesse de Clèves*, plus près des *Liaisons dangereuses*. Le discours féministe s'efface devant la force irrésistible des hormones. On alterne sans cesse querelles politiques et amoureuses, tromperies politiques et amoureuses, déceptions politiques et amoureuses.

Desgouilles a pour ambition de nous conter, par le roman, cette période politique qui va du second mandat de François Mitterrand à l'avènement d'Emmanuel Macron. La question qu'il pose n'est pas nouvelle mais n'a toujours pas reçu de réponse définitive : pourquoi ont-ils échoué ? Pourquoi le camp du non à Maastricht n'a jamais porté un des siens à l'Élysée ? Pourquoi n'a-t-il jamais réussi à s'émanciper du clivage droite-gauche ? La question se pose avec d'autant plus d'acuité et même de cruauté depuis que leurs adversaires sont, eux, parvenus, à se rassembler, bourgeoisie de droite et de gauche, centristes de droite et de gauche, européistes de droite et de gauche, libéraux de droite et de gauche, derrière Emmanuel Macron.

> La question que pose David Desgouilles n'est pas nouvelle mais n'a toujours pas reçu de réponse définitive : pourquoi ont-ils échoué ? Pourquoi le camp du non à Maastricht n'a jamais porté un des siens à l'Élysée ? Pourquoi n'a-t-il jamais réussi à s'émanciper du clivage droite-gauche ?

La question ouvre le roman et la clôt. Elle est fondamentale et la traiter par le roman est fort plaisant. On est d'abord charmé de retrouver dans un univers romanesque tout un pan de la vie politique, les ténors et les seconds couteaux, les grandes idées et les petites combines. C'est d'autant plus plaisant pour moi qui ai fort bien suivi, en tant que (jeune !) journaliste politique, tous ces événements et ces hommes. D'autant plus singulier de se retrouver comme personnage de roman, même mineur, un parmi tant d'autres. D'autant plus amusant de se voir sous un jour plutôt négatif, un brin repoussoir, mauvais génie idéologique (même si le mot « génie » est trop flatteur).

Pourtant, le charme finit par s'user, les personnages finissent par nous lasser ; leurs conversations, leurs trahisons, leurs états d'âme finissent par nous agacer. Desgouilles ne parvient pas à hisser son style à la hauteur de l'enjeu ; sa prose est plate et répétitive ; pour le pasticher, on pourrait dire qu'elle est moderne. Furieusement moderne. Les dialogues manquent de sel, les descriptions de lyrisme. Le souverainisme fut d'abord un romantisme : romantisme de la nation, de la politique, de l'histoire ; et jamais le style de Desgouilles, trop journalistique, n'est au diapason.

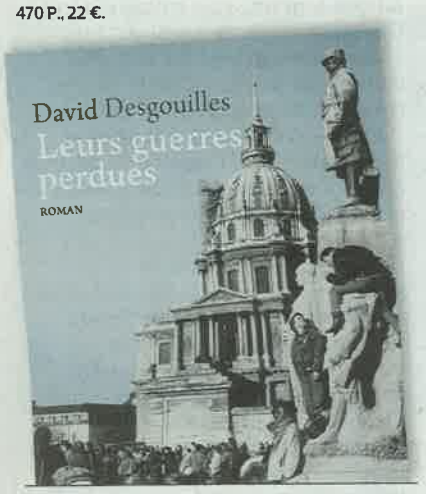
Quant à la thèse de fond, on comprend en lisant Desgouilles pourquoi le souverainisme a échoué : il est de gauche. C'est ce qui lie finalement nos trois héros : ils sont tous trois de gauche. Ils communient dans une idée abstraite, la République. On croirait à les entendre lire un édito de *Marianne*.

La souveraineté, oui, mais l'identité, non. Les valeurs de la République, oui, la France des racines chrétiennes et de la terre et des morts, non. Le combat contre Bruxelles, oui, avec joie ; mais contre l'islam, même rebaptisé pour l'occasion islam politique ou islamisme, quelle horreur ! Quand Sébastien, le plus cynique des trois, se rallie (en catimini) au Front national, de Marine Le Pen, c'est parce que Philippot lui a inculqué le logiciel souverainiste. Et l'a arraché à la mauvaise influence de Jean-Marie. Philippot est un des héros positifs du livre. Avec Jean-Christophe Comor, l'ancien fondateur du RAP, ce mouvement de jeunes séguinistes qui a échoué à prendre le RPR de l'intérieur, et qui, retiré depuis lors de la vie politique, est devenu viticulteur. Tous ces gens sont, en vérité de gauche. Ils veulent le retour de la pleine souveraineté de la France, mais pour faire quelle politique ? Leur seul but est une République souveraine, mais l'Iran, la Turquie, ou la Corée du Nord sont elles aussi souveraines.

À la fin du livre, la morale a perdu sur tous les tableaux. En politique, les moins cyniques, les plus intègres intellectuellement ont été vaincus. En amour, on croit un instant que c'est mieux car le « gentil » Nicolas finit par arracher la Sandrine de ses rêves au « méchant » Sébastien. Là aussi, on est replongé dans *Nous nous sommes tant aimés*, lorsque le séducteur et cynique Vittorio Gassman était supplanté auprès de la belle par le brave et minable Nino Manfredi. Mais ne nous trompons pas sur les logiques féminines : Sandrine, qui a supporté toutes les infidélités de Sébastien, le quitte alors même qu'il s'est soudain acheté une conduite !

Desgouilles critique sévèrement et avec raison Séguin et Chevènement, qui n'ont pas osé sortir de leur posture d'intellectuels ; qui n'ont pas osé transgresser le clivage droite-gauche qui les a tués ; qui n'ont mis qu'un pied dans les eaux glacées du Rubicon. Mais Desgouilles est comme eux : il ne veut pas lui non plus salir son beau costume. On songe à la fameuse phrase de Céline dont notre auteur ne s'est pas assez imprégné : *« Moi, je mets mes tripes sur la table. »* ■

« LEURS GUERRES PERDUES »,
de David Desgouilles,
Éditions Du rocher,
470 P., 22 €.



Molière, médecin de l'âme et du corps

Nous sommes tous des femmes savantes, car nous n'acceptons pas le risque du vrai savoir et de la rencontre amoureuse, explique Lionel Naccache. Quand un neurologue réunit avec talent science, psychologie et théâtre classique.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Ce médecin ne l'est pas malgré lui. Lionel Naccache a le débit mitraillette, et une brillance bienveillante qui le prémunit contre l'envie qu'on pourrait avoir de le contredire méchamment. Pourtant, il a décidé de se lancer sur un sujet à haut risque, une sorte de sauterie philosophique, avec beaucoup de saltos, d'entrechats, et de bonne humeur, où il se livre à l'interprétation sauvage et facétieuse d'un chef-d'œuvre de l'âge classique : *Les Femmes savantes*. Chef-d'œuvre pour lequel il a eu un coup de foudre en se rendant, tout simplement, au théâtre. Un médecin qui tombe amoureux de Molière et donne envie de le relire a droit à un coup de chapeau. D'où cette chronique.

Mais avant de revenir sur cette rencontre entre Molière et la psychopathologie, moins improbable que celle d'une machine à écrire et d'un parapluie, rappelons que Naccache est neurologue à l'hôpital de la Salpêtrière depuis très longtemps, et plus particulièrement spécialisé dans la psychologie cognitive. Il s'intéresse, comme Oliver Sacks, aux patients qui ont une tendance à prendre leur femme pour un chapeau, comme ce cas de l'époux *« qui prend sa femme pour un sosie »* et reconnaît sans difficulté la plastique du visage de son épouse, mais interprète mal certains signes dits de familiarité qui l'amènent à conclure qu'elle est une réplique mensongère, une fausse épouse. Ce qui fait la différence entre une conscience délirante et une conscience normale tient à peu de chose. Toute conscience humaine raconte une histoire sur le monde qui fait sens pour elle, mais la conscience dérangée manque le rendez-vous avec le réel. Ce rendez-vous manqué est tragique ou comique selon l'humeur et la proximité avec le sujet en question. Et ce qui sert le propos comique de Molière est de décrire des personnages perdus dans leurs idées fixes. Tout un peuple de dogmatiques dérangés qui révèlent la tendance de notre esprit à échapper au réel chaque fois que l'occasion se présente : Alceste, Orgon, le malade imaginaire sont devenus des chefs-d'œuvre de folie, Don Juan incarnant la rage contraire de détruire toutes les illusions de la conscience - rage aussi néfaste, selon Molière, que celle de s'enfermer dans le labyrinthe d'une fiction fausse. Aujourd'hui les complotistes feraient pour le maître de la comédie un nouveau matériau d'exploration, comme le suggère d'ailleurs Naccache.

Dans ce livre, comme dans d'autres écrits, Naccache assume d'être le Monsieur Jourdain de la philosophie, car, dès lors qu'on s'intéresse au cerveau par le biais contemporain de l'observation clinique, on retrouve les problèmes déjà abordés par les théories de la connaissance élaborées par les philosophes, notamment dans le Grand Siècle (Descartes, Spinoza, Leibniz). Ce que dit Naccache, en reprenant les observations de la médecine, rejoint l'idée cartésienne : le cerveau est un émetteur constant de significations a priori. Il fait à chaque instant sens de ce qui lui arrive et du monde qui l'entoure, *« il fictionnalise, et répond ainsi à un besoin primordial, car l'absence de sens est incompatible avec un état viable »*, remarque l'auteur. La plupart de ses fictions sont soumises à l'épreuve des faits et vérifiées par l'expérience quotidienne. Mais certaines échappent au contrôle de l'expérience, à ce bon sens dont Molière et Descartes - même si Molière n'était pas un partisan du philosophe pour des raisons qu'on se passera d'exposer ici - font la pierre de touche de l'honnête homme. Or les femmes savantes font partie de cette tribu d'illuminées auxquelles Molière veut faire un sort. Elles sont dotées d'une idée fixe : réprouver le corps et ses vils besoins au nom d'une guerre d'autorité avec la gent masculine.

Dans la pièce de Molière, on croise trois femmes savantes (Philaminte, Armande, Bélise), atteintes d'une *« névrose cognitivo-sexuelle »*. Elles condamnent les plaisirs de la chair au nom de la poursuite de plus pures activités intellectuelles. Henriette, quatrième personnage de femme, fait le pari contraire du commerce des sens et du mariage bourgeois, en l'opposant à la curiosité livresque. Mais son anti-intellectualisme revendiqué ne vaut pas mieux que l'hyperintellectualisme hystérique de sa sœur, sa mère et sa tante. Les deux positions manquent quelque chose. La première érotise le savoir contre Éros lui-même, et la seconde condamne le savoir au nom d'Éros.

Ne surnage donc que Clitandre, seul à ne pas détester *« les sciences et l'esprit »* tant qu'elles ne *« gâtent pas la personne »* (Molière). Seul honnête homme de la pièce dans ce paysage dévasté par l'éristique du sexe et du savoir - et où chacun est sommé de choisir soit l'un soit l'autre. Molière donne donc momentanément l'avantage au masculin dans cette pièce, le mot de « femmage ». On voit le parti qu'en aurait tiré Molière pour une pièce sur la guerre des sexes au XXIe siècle. Mais il serait bien trop facile de faire de Molière un misogyne, prisonnier des préjugés de son temps. Il a ri, après d'autres, d'une mode liée à l'accès nouveau des femmes à un savoir qui leur était jusque-là très rarement accessible. Mais les hommes eux aussi sont atteints de bouffées délirantes dont les autres pièces de Molière font largement état. Il n'épargne donc aucun des deux sexes dans son œuvre.

Ce qui intéresse Naccache, qui fait ici un double salto dans le monde d'aujourd'hui - abordant aussi bien #MeToo que la pornographie, est de montrer que notre modernité a ouvert l'accès à la connaissance pour tous non seulement à une quantité infinie d'informations, mais aussi à la multiplicité des corps. On est passé du pas assez au trop-plein. Nous avons basculé de la prescription d'une quasi-abstinence sexuelle et livresque, au risque de l'indifférence, à la surabondance des informations et des rencontres qui ne nous changent pas. Nous avons peur de la connaissance qui nous transforme. Elle est grosse de dangers et d'aventures où on peut se perdre. *« La connaissance a été décrite comme un poison vital dans d'innombrables mythes, comme une expérience dangereuse pour l'équilibre psychique. Et l'acte sexuel n'est qu'une modalité de la connaissance, si on se souvient seulement du terme biblique "Adam connut Eve"*. Connaître, c'est pénétrer la chair avant de pénétrer une idée. Accepter le risque de se perdre pour connaître vraiment, et se laisser transformer par ce que l'on a connu, c'est ce que l'âme humaine a le plus de mal à faire. C'est courir le risque de détruire les certitudes sur soi et le monde qu'on croyait fixés pour toujours. Il est bienvenu qu'un neurologue retrouve ainsi l'école de Molière. ■



> L'acte sexuel n'est qu'une modalité de la connaissance, si on se souvient seulement du terme biblique « Adam connut Eve ».

Lionel Naccache.